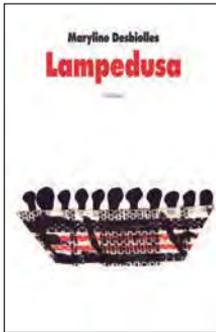


« Lampedusa », de Maryline Desbiolles

« Médium » de l'école des loisirs



Les nouveaux programmes de troisième mettent l'accent sur les « romans et nouvelles des XX^e et XXI^e siècles porteurs d'un regard sur l'histoire et le monde contemporains ». Et l'une

des façons d'aborder cette thématique peut être de lire un récit d'enfance ou évoquant l'enfance.

Texte de fiction à la première personne, *Lampedusa* est une histoire de rencontres, une forme de récit initiatique dans lequel le nom de l'île sicilienne, île de rêve en bien des sens, prend une place particulière.

Mais ce récit est aussi une sorte de douce dérive poétique qui appelle une lecture différente.

Lampedusa est un texte très court, qui se lit lentement, invite à la rêverie et incite à l'écriture.

C'est ainsi que nous envisagerons cette étude.

Une phrase pourrait figurer en exergue; elle figure à la page 63 et nous semble donner le ton du récit: « Elle ne me demande pas de la croire, seulement de nouer étroitement ses paroles à mon sommeil. »

Entrer dans le texte

Prenons ce livre avec une forme d'innocence, comme si nous ne savions rien.

Le nom de Lampedusa. Pour les élèves qui suivent l'actualité, il renverra à l'île de Sicile sur laquelle arrivent de nombreux réfugiés, « boat people » africains. Pour la grande majorité, la sonorité du nom évoquera simplement l'Italie. On verra plus loin que ce nom, Lampedusa, revêt une importance particulière dans l'intrigue.

Partons de la première page, très brève, en forme de prologue; quatre courts paragraphes, une voix, un «je» qui répète à trois reprises: «*Quand j'étais petite.*» Cette page, comme bien des *incipit*, permet au lecteur de se situer. La narratrice n'est plus une enfant, et ce depuis longtemps, depuis «*des siècles, des années-lumière*». Il est question d'une révolution, d'une guerre. On pourra émettre des hypothèses avant de poursuivre. Ou bien, au contraire, ne pas s'interroger sur cette guerre.

En revanche, la «*disparition des lucioles*» intriguera. Elle donne son titre à la troisième partie du roman et, à la dernière page, on voit qu'il est à nouveau question de cette «*disparition des lucioles*». Mais ne cherchons pas si vite à savoir...

«Ce livre est-il un récit? Un poème? Une berceuse?
MARYLINE DESBIOLLES. – C'est une berceuse dans un poème dans un récit...»

Arrêtons-nous à l'organisation de ce court récit, à ses titres de parties. Les chapitres sont brefs, parfois composés seulement de quelques paragraphes. N'est-ce pas la marque d'un récit poétique, voire d'un poème en prose? On sent d'emblée que les silences sont aussi précieux que les mots.

Une phrase de Mme Goiran, l'un des personnages que rencontre la nar-

ratrice, éclaire ces silences: «*Il y a ceux qui ont perdu un proche, et les autres. Toi et moi savons quelque chose qu'ils ne savent pas encore. C'est aussi pour cela que nous sommes si bonnes camarades*» (p.41). Ce «*quelque chose*» est la matière même du livre.

Les titres des trois parties donnent des indications: «Le dernier été», «Fadoun», «Les lucioles». Si l'on étudie *Lampedusa* en œuvre intégrale, la première séance, consacrée à l'entrée dans le texte, permettra de s'interroger sur ces titres.

Le premier, «Le dernier été», est suffisamment ouvert pour que chacun propose son interprétation. Une saison s'achève, une phase de l'existence: pourquoi? comment? Un autre moment commence. Le dernier été renvoie pour partie au récit d'initiation, et l'*incipit* laisse penser que cette initiation est celle d'une petite fille.

Fadoun est un nom propre. D'aucuns songeront à l'Afrique, on pensera à une rencontre, à une amitié, peut-être à un amour.

Quant aux lucioles, elles rappellent l'été, la nuit, et la disparition. Un mystère de la nature, aussi.

Au cours de la lecture, on pourra proposer aux élèves d'inventer des titres de chapitres. Un mot, une expression ou une phrase sont des éléments de compréhension. Le titre offre également matière à débat.

Voici, par exemple, quelques suggestions: les pages 47 à 49 pourraient

s'intituler «Une île de rêve», titre à l'ambiguïté intéressante car Lampedusa fut une île de rêve aussi bien pour la narratrice que pour les réfugiés qui croyaient y trouver leur salut. Les pages 62 à 64 pourraient avoir pour titre «Diri, Qat, Oued», trois mots de la langue parlée à Djibouti, terre d'origine de Fadoun et des siens.

«Ce récit est à la fois ancré dans l'histoire récente (les réfugiés de Lampedusa, les révolutions arabes) et hors du temps. Comment voyez-vous ce lien entre l'Histoire et une histoire ?
MARYLINE DESBIOILLES. – Ce qui est de l'ordre du conte enchanté, pointe, réveille, le monde et son histoire. Mais il n'est pas moins vrai que le monde, le "réel" enchanté, pointe, réveille le conte.»

«Les noms – noms propres ou noms de lieux – jouent un rôle dans ce récit. À quel moment interviennent-ils dans la création du texte ?

MARYLINE DESBIOILLES. – Ils sont premiers. Ils m'aident à voir justement. À déchirer le voile d'opacité qui entoure les lieux comme les personnes. Nommer, c'est rendre possible l'apparition.»

Le nom de Lampedusa donne libre cours à l'imagination et à l'invention, comme on le verra à la page 17 du roman. On y retrouve la méduse et autres monstres marins; on songe à Persée et aux héros de la mythologie grecque. Ulysse, par exemple, qui est également présent en filigrane dans l'épisode de la tempête subie par Fadoun et les siens. La rêverie sur les noms de Lampedusa et de ses voisines se prolonge page 18, où la narratrice recherche une analogie entre le «L» qui fait leur initiale et son désir d'enfant qui bat de l'aile. La référence à l'étymologie et à l'histoire souligne la présence d'Ulysse de façon explicite. Quant aux Tomasi di Lampedusa, qui ont introduit des espèces animales dans l'île, ils sont aussi les ancêtres du grand écrivain italien, auteur du *Guépard*.

Nombreux sont les noms de lieux qui incitent à la rêverie, et une bonne façon de voyager consiste à observer des cartes, des atlas, pour se figurer Oulan-Bator, Koursk, Mourmansk

Lampedusa

Regarder une carte de la Sicile est la première activité envisageable. La narratrice situe ce «*minuscule caillou au sud de la Sicile*» (p. 17) dans l'archipel des Pélages, qu'il forme avec ses deux îles sœurs, Linosa et Lampione.

L'île est réputée pour ses plages très belles, dont l'*isola dei conigli*, l'île des lapins. On pourra en chercher des photos et, si l'on adopte le principe d'un carnet du lecteur (qui peut être numérique), on gardera ces images.

ou Chicoutimi. Des textes de Guy Goffette ou d'André Velter y invitent, mais on se référera à Colette ou à Proust, dont une page choisie pourra servir de point de départ à un bref travail d'écriture.

Île de rêve pour l'enfant qui devait s'y rendre en famille, Lampedusa l'était aussi pour celles et ceux qui s'embarquaient sur des bateaux de fortune l'été des révolutions. C'est ainsi que la découvre la narratrice à travers le récit de Fadoun (pp. 67-69).

Ici, par le biais d'un travail de groupe (présentation en vidéo-projection, exposé, etc.), on situera les faits dans leur contexte.

Voici quelques liens Internet permettant de se repérer :

– sur l'immigration :

<http://www.fidh.org/Ressources-documentaires>

<http://www.unhcr.fr/cgi-bin/texis/vtx/search?page=search&query=lampedusa&x=0&y=0>

– sur Lampedusa, île de migration :

<http://www.migreurop.org/article1489.html>

http://www.rfi.fr/radiofr/editions/072/edition_55_20070916.asp

– sur la situation géographique de l'île :

<http://www.sicile-sicilia.net/lampedusa.html>

– sur les Tunisiens de Lampedusa :

<http://www.lefigaro.fr/conjoncture/2011/02/13/04016->

[20110213ARTFIG00071-ces-tunisiens-sans-reperes-qui-fuient-leur-pays.php](http://www.lexpress.fr/actualite/monde/lampedusa-tend-les-relations-entre-la-france-et-l-italie_980548.html)

http://www.lexpress.fr/actualite/monde/lampedusa-tend-les-relations-entre-la-france-et-l-italie_980548.html

– sur la révolution tunisienne :

http://fr.wikipedia.org/wiki/Révolution_tunisienne_de_2010-2011

Une petite fille triste

Si le titre du récit nous oriente vers le lieu, on ne saurait négliger trop longtemps la narratrice et les personnages qui l'entourent. Il s'agit d'une petite fille née à la campagne, non loin de Nice, dans l'arrière-pays.

« Quel rapport établiriez-vous entre *Lampedusa* et vos livres "pour adultes", comme *Je vais faire un tour*, *La Scène* ou *Dans la route* ?

MARYLINE DESBIOLES. – Il est étroitement imbriqué à ce que j'ai écrit jusque-là. Ce que j'écrirai plus tard lui devra beaucoup. Je suis dans l'ébauche d'un roman qui s'appelle *Les Oiseaux migrants*... »

Les lecteurs de Maryline Desbiolles reconnaîtront cette enfant, non qu'elle soit toujours la même, mais parce qu'elle ressemble à la narratrice

de *Je vais faire un tour* (Créaphis Éditions, 2010), à la fillette que l'on croise dans *La Scène* (Le Seuil, 2010), ou à celle de *Dans la route* (Le Seuil, 2012).

Qu'il y ait ou pas une dimension autobiographique importe peu, voire pas du tout, ici. Celle qui raconte et qui était enfant était d'abord petite. Et c'est à l'aune de cette petite taille que tout prend sens au début du livre.

On s'attachera à la description qu'elle donne du paysage d'enfance, page 11, avec le contraste entre le petit appartement dans la maison et les collines environnantes ou la mer. Le second paragraphe de cette page, qui décrit le «*royaume d'herbes*» hautes qui entoure l'enfant compte parmi les moments de poésie dont ce texte est si riche.

L'une des consignes que l'on pourra donner en cas de lecture cursive (mais aussi de lecture intégrale) sera de recopier les passages ou les phrases que les élèves trouvent beaux. Ils auront l'embarras du choix. Aucun commentaire n'est nécessaire : la beauté parle d'elle-même.

De l'enfant, on sait qu'elle est blonde, qu'elle est excellente élève au collège, et qu'elle tient à sa réussite autant que Fadoun s'en moque (pp.57-59). Toutes deux sont élèves du collège «Bon-Voyage», à Nice,



Maryline Desbiolles
© Patrice Normand / Opale

collège qui existe réellement, comme d'autres lieux niçois dont nous reparlerons. Elle est aussi, à l'instar de son amie, un «*oiseau migrateur*» : elles sont «*pareillement déboussolées, mais échouées là toutes deux sans l'avoir voulu, et ne connaissant plus ni l'une ni l'autre le trajet de retour*» (p.59).

L'une des boussoles de l'enfant était son père. Avec sa mère, sa sœur et lui, elle devait séjourner à Lampedusa, en touriste. Avec lui, elle marchait à travers la campagne et, en lisant de près les pages 13 à 15 et ces phrases dont le rythme épouse celui de la marche, on comprendra combien le lien entre

eux était important. On comprendra aussi pourquoi le fait qu'il soit «*parti*» la rend triste. Le verbe est pris ici comme euphémisme. On saura, à la fin du récit, qu'il a rejoint Samala, la sœur de Fadoun, emportée par la tempête, sur l'île des lapins. Et que, à compter de ce départ, la vie de l'enfant a basculé en ce «*dernier été*».

Elle quitte la campagne et l'espace pour un appartement dans Nice. La famille se rapproche de la mer, que la narratrice n'a jamais vue. Mais le quartier Pasteur, qu'on trouvera aisément sur un plan de la ville, est loin de la Méditerranée, plus proche de la route de l'Italie, tout près du Paillon. L'hôpital psychiatrique, l'abbaye Saint-Pons, la rue Joseph-Gazan, tous ces lieux existent – et les repérer est une manière de comprendre comment l'imaginaire d'un écrivain prend appui sur le réel, sur des images précises.

Maryline Desbiolles, auteur de *Dans la route*, qui se déroule très précisément devant chez elle, entre Nice et Monaco, travaille à partir du paysage, à la façon des peintres. Nous y reviendrons.

Quitter la campagne, c'est perdre de la liberté, quitter la couleur. La narratrice se compare, page 21, à un cheval galopant dans les champs, et le dernier paragraphe de la page 22 a la sensualité d'une page de Colette.

La résidence de la rue Joseph-Gazan a la prétention des immeubles récents, dans lesquels un nom propre pris comme complément de nom, «Le

Jardin d'Aristote», confère une apparence lettrée à ce qui n'a pas de passé.

On pourra s'amuser à chercher sur des sites consacrés à la construction d'ensembles ou de résidences les noms choisis par les promoteurs immobiliers...

«Habiter le quartier»

La découverte de la ville ne se résume heureusement pas à cet emménagement que la narratrice vit comme un enfermement.

«Le père de la narratrice, Mme Goiran, Fadoun, tous apprennent quelque chose à celle qui écrit "je"...
MARYLINE DESBIOLLES. – Celle qui écrit "je" est un patchwork de ce qu'on lui a raconté, de ce qu'on lui a donné, de ce qu'elle a pris. Elle est faite des autres, son "moi profond" n'existe pas.»

Dans toute initiation, il y a des rencontres, et celle de Mme Goiran, dans la cage d'escalier que l'enfant a choisie pour refuge, sera déterminante. La vieille dame, veuve de son Toine (ou Toinou) depuis bien longtemps, partage très tôt avec la jeune fille le secret des êtres perdus. Leur complicité est immédiate. Mais aussi, elle lui apprend à «*habiter le quartier*» (p.33). Et d'abord, en lui racontant des histoires.

Les lecteurs de Maryline Desbiolles, et ceux qui auront le plaisir de le devenir en prolongeant avec *C'est pourtant pas la guerre* (Le Seuil, 2007) ou d'autres textes la lecture de *Lampedusa*, verront à quel point l'échange, la parole, le récit transmis sont importants. De la banalité d'une conversation, d'une simple anecdote et de quelques photographies naît tout un monde à partager. «*Habiter le quartier*», c'est en sentir l'atmosphère, en connaître le passé, lire les enseignes vieilles, parfois effacées, qui aident à comprendre qui a vécu là, quelle histoire s'est bâtie au fil des ans. Sans tomber dans le registre de la nostalgie, on percevra ce qui a été perdu, ce qui faisait le tissu d'une existence.

Les pages 33 à 40 pourront ouvrir sur différents exercices d'écriture. On pourra ainsi demander aux élèves de choisir une rue assez ancienne de leur ville, de photographier les traces du passé et de les mettre en regard des enseignes actuelles. Ou les inciter à questionner des commerçants installés depuis longtemps pour leur faire décrire les transformations de la rue. Les élèves pourront enfin dresser une typologie de la rue afin de distinguer ce qui ne change pas (quelques cafés, un tabac, une boulangerie et d'autres commerces de bouche) et ce qui constitue désormais notre paysage de rues piétonnes (les boutiques de mode appartenant à une même marque). Ce travail d'investigation pourra être mené conjointement avec le

professeur d'histoire-géographie, par exemple, ou avec celui de technologie.

On s'arrêtera sur les pages 38 à 40, dans lesquelles, photos à l'appui, Mme Goiran raconte la cérémonie de son mariage et le repas qui suivit. Les lecteurs de *La Scène* retrouveront là une thématique de l'auteur. On s'amusera à comparer ce repas à celui de Coupeau et Gervaise dans *L'Assommoir*, ou au fameux repas de noces d'Emma et Charles dans *Madame Bovary*. On pourra aussi, tout simplement, en lisant le menu (p.39), concevoir celui de son propre repas de noces, et imaginer quelle musique accompagnera les convives pour danser.

Mme Goiran partage une douleur avec sa jeune amie. Elle partage aussi des valeurs. Ainsi, quand elle explique, page 49, que «*l'on ne parlait pas de solidarité*» autrefois, tant elle «*allait de soi*», et que la solidarité était alors «*une arme des pauvres gens*»: la leçon sera précieuse pour la narratrice.

La rencontre

La première fois qu'elle voit Fadoun, cette dernière est plantée au milieu de la cour du collège, sous la pluie qui tombe dru. Elle compare sa camarade et bientôt amie à une «*déesse de la pluie*» (p.45).

L'eau est un élément essentiel du récit, et une lecture possible consistera

à en relever les occurrences: eau de la pluie, eau rare du Paillon, eau absente du désert africain, eau de la mer Méditerranée pendant la tempête, eau des larmes. Ce relevé semble bien anodin; il constitue pourtant une trame qui montre comment l'écrivain tisse son texte et le remplit d'échos, voulus ou inconscients. Pour un auteur chez qui l'analogie a une telle importance, pareil relevé est une façon de lire vivante, éclairante.

« Quel lien y a-t-il entre ce récit et *Aïzan* ?

MARYLINE DESBIOLLES. – Ces deux récits sont frères (ou plutôt sœurs...). Exils, disparition du père, amitié forte, mais aussi, plus puissamment peut-être, plus mystérieusement, la mer et ce fleuve, le Paillon, qui ressemble à un oued. La ville de Nice porte en elle sa béance (la mer) et son étrangeté (le fleuve). »

Fadoun vient de Djibouti. Sa famille a quitté ce territoire autrefois français pour fuir la misère. Son parcours, que l'on reconstituera en quelques phrases, est raconté entre les pages 62 et 68. Insistons sur la façon dont la narratrice l'entend: elle est assise dans un pneu au bord du Paillon, comme Aïzan écoutant M. M'Boup (*Aïzan*, «Médium», *l'école des loisirs*, 2006). Mais elle est dans un état de rêverie, entre veille et sommeil, les paroles de Fadoun sont

comme une «*berceuse*» (p.61): quelques vers, page 70, s'en font l'écho.

On peut établir un portrait de la jeune fille en prenant appui sur les pages 45 à 59, dans lesquelles elle rayonne. Elle est originale, présentée par les autres comme «*sauvage*» (p.53), ou «*folle*» (p.51); marchant dans ses éternelles tongs, elle n'a pas l'élégance des autres filles noires du collège. C'est une rebelle qui n'est jamais violente ni agressive.

Plutôt désinvolte, elle se moque de tous et de tout. L'adjectif le plus juste pour la qualifier serait *libre*.

La narratrice l'attend souvent, doit l'approcher patiemment. L'amitié naît peu à peu entre ces deux filles qu'apparemment tout oppose. Mais, comme on le verra, notamment dans les pages 57 à 59, ces «*deux oiseaux migrants*» sont «*jumelles*» en rébellion.

On s'arrêtera sur ces pages dans le cadre d'une lecture d'œuvre intégrale. Et, dans celui d'une lecture cursive, on demandera aux élèves d'écrire sur cette image paradoxale de la rébellion. Viser l'excellence, la perfection, et s'en moquer au plus point, est-ce la même chose? Comment se distinguer? Par l'élégance, le soin apporté à son apparence? Par l'originalité absolue, le refus de tout code?

Ces pages invitent à la réflexion et au débat. On pourra les enrichir de photographies de mode et montrer comment certains stylistes jouent de la rupture, quand les magazines,



L'embouchure du Paillon sous le pont des Anges à Nice, photochrome, vers 1900 © D.R.

notamment ceux qui s'adressent aux adolescents, jouent sur les stéréotypes.

L'amitié entre les deux jeunes filles se fonde sur cette ressemblance en rébellion, mais aussi sur «*quelque chose*» qui les réunit: la perte du père et celle de la sœur aînée.

Cette amitié a aussi sa fragilité, dont la narratrice prend conscience lorsqu'elle attend Fadoun pour se rendre à la mer avec elle.

Elle ne comprend pas tout de suite que son amie est partie. Elle ne prendra conscience de sa «*vanité*» et de son «*égoïsme*» qu'en découvrant l'appartement vide (p. 74).

Les lucioles

Revenons à l'île de rêve, Lampedusa. Les faits se bousculent, les événements se succèdent, et on a oublié les révolutions arabes et les migrations qui s'ensuivent. On en retrouvera l'écho dans les pages 47 à 49 et, plus tard, dans l'histoire de Fadoun que nous venons d'évoquer.

Son départ est-il lié à ces événements? Rien n'en est dit, et nous ne ferons pas de ce récit une lecture «*engagée*». On lira plus simplement ce départ à la lumière des derniers mots de l'*incipit*: «*la disparition des*

lucioles» (p.7). Ces insectes qui brillent la nuit ont émerveillé Mme Goiran quand elle était enfant. Fadoun aussi a brillé dans la nuit que représentait, pour la narratrice, son exil à Nice. Et puis Fadoun a disparu.

On osera une hypothèse, que l'on essaiera de faire formuler par les élèves: Fadoun est partie quand la narratrice l'a invitée à se rendre à la mer. Si, pour l'une, tout était nouveau, pour l'autre, cet élément rappelait trop la mort, la peur...

Les larmes, la peinture

Dans un très beau chapitre, (pp. 23-24), la narratrice raconte comment elle a pu enfin pleurer après le décès de son père. D'abord, tout était sec en elle. Le feu l'emportait sur l'eau. Les larmes ont jailli lorsqu'elle a vu la reproduction d'un tableau: une toile de Chardin, une nature morte représentant quatre pêches, un gobelet, des grappes de raisin et des noix. Cette œuvre, qui inspirera un passage sur le peintre (pp. 25-26), est aussi une allusion à la famille. Ces «*quatre pêches serrées sur une assiette*» (p. 23) la renvoient à ce qu'était sa famille avant la mort du père. Plus loin, les survivants de Djibouti seront quatre également, quand la sœur de Fadoun disparaîtra dans les flots. C'est pourquoi, plutôt que de nature morte, la narratrice préfère parler de «*still life*», «*une vie*

silencieuse, comme disent les Anglais», quelque chose de «*toujours vivant*», (p.24). L'œuvre de Chardin est, en effet, toujours vivante, comme le père dans la mémoire de la fille.

Mais on verra aussi, dans la peinture au sujet apparemment banal de Chardin, une clé de l'univers et de l'esthétique de Maryline Desbiolles. La couleur est omniprésente dans ses textes, les lignes dessinent le paysage, déterminent le cadre. Et la banalité ouvre au monde plus qu'elle ne le fige. La romancière puise dans l'ordinaire, dans ce qui semble le plus commun, pour en montrer la richesse, le relief et la force.

Si Chardin est cité, d'autres peintres semblent présents, en filigrane. La «*maison ocre sombre*», la pièce «*très bleue, turquoise*» et l'«*étouffe rouge*» portée par la mère de Fadoun (pp. 55-56) évoquent irrésistiblement la palette de Matisse, notamment quand il était niçois.

«*Quelle est la place de la peinture dans l'élaboration du texte ?*

MARYLINE DESBIOLLES. – Sans doute suis-je plutôt une «*visuelle*», comme on dit. Je vis près de Nice, une ville aimée des peintres, parce que je ne peux me passer de sa lumière «*argentée*», disait Matisse. Mais voir n'est pas donné: il faut travailler pour voir. La littérature est pour moi un chemin pour voir un peu.»

« Que se passe-t-il dans l'atelier de Maryline Desbiolles ? Comment écrivez-vous ?

MARYLINE DESBIOLLES. – J'écris très lentement, en me fiant aux mots : ils mènent la danse (lenteur et danse mêlées !). Je travaille beaucoup, chaque jour, jusqu'à ce que je puisse consentir à me laisser mener par les mots. C'est bien difficile à expliquer... »

Pour aller plus loin, nous renvoyons au remarquable travail d'Hella Feki sur *Aïzan* et, pour clore en images cette étude, on pourra proposer aux élèves d'illustrer *Lampedusa* : quelles images (tableaux, photos...) incarneraient au mieux ce récit ?

Pour conclure

Il faut lire ce qui précède sans tenter d'épuiser le texte.

On ouvrira des pistes, on proposera tel ou tel exercice d'écriture, on s'attachera à un aspect, à un autre, en quelques séances, s'il s'agit d'une lecture intégrale en classe, ou en choisissant certains angles pour la lecture cursive.

Lampedusa est une rêverie, un récit à part, un livre en liberté. Gardons-nous, fût-ce avec les meilleures intentions, de le mettre en cage.

NORBERT CZARNY,
Académie de Versailles



Chardin, nature morte avec pêches, gobelet d'argent, raisins et noix, 1759-1760